

Zeitschrift: Monuments vaudois
Herausgeber: Association Edimento - pour le patrimoine
Band: 12 (2022)

Buchbesprechung: À lire

Nutzungsbedingungen

Die ETH-Bibliothek ist die Anbieterin der digitalisierten Zeitschriften. Sie besitzt keine Urheberrechte an den Zeitschriften und ist nicht verantwortlich für deren Inhalte. Die Rechte liegen in der Regel bei den Herausgebern beziehungsweise den externen Rechteinhabern. [Siehe Rechtliche Hinweise.](#)

Conditions d'utilisation

L'ETH Library est le fournisseur des revues numérisées. Elle ne détient aucun droit d'auteur sur les revues et n'est pas responsable de leur contenu. En règle générale, les droits sont détenus par les éditeurs ou les détenteurs de droits externes. [Voir Informations légales.](#)

Terms of use

The ETH Library is the provider of the digitised journals. It does not own any copyrights to the journals and is not responsible for their content. The rights usually lie with the publishers or the external rights holders. [See Legal notice.](#)

Download PDF: 24.03.2025

ETH-Bibliothek Zürich, E-Periodica, <https://www.e-periodica.ch>

À LIRE

Lausanne, banques, bureaux et commerces (Architecture de poche 4)

David Ripoll et Gilles Prod'hom (dir.), avec des photos de Jeremy Bierer

Berne : Société d'histoire de l'art en Suisse, 2021

240 p., illustrations, ISBN 978-3-03797-729-3, 35 francs (25 francs, prix membres SHAS)



Après les écoles (2012), les parcs et jardins (2014), les lieux du sacré (2016), la série consacrée au patrimoine bâti de Lausanne s'étoffe d'un quatrième volume, dévolu aux édifices commerciaux. À nouveau, des étudiant·e·s de l'Université de Lausanne ont entrepris, sous la direction de David Ripoll et Gilles Prod'hom, de dresser l'inventaire scientifique de ce patrimoine méconnu.

Introduits par une brillante préface de David Ripoll, huit articles et quatre itinéraires de visite éclairent un corpus qui va de l'historicisme au fonctionnalisme du milieu du XX^e siècle. D'emblée, Dave Lüthi aborde l'influence internationale, celle des grands magasins parisiens – notamment sur l'« Hôtel des ventes » à la rue de la Louve (1875) – ou celle du verticalisme berlinois, dont témoignent la face sud de la Galerie Saint-François (1909), celle de l'Innovation (1911), ou du Bon Génie (1914).

Claire-Lise Debluë, partant des Galeries du Commerce (1909), développe l'histoire du Comptoir vaudois d'échantillons (1917), rapidement devenu Comptoir Suisse à Beaulieu. En parallèle, « l'art de l'étalage » se professionnalise à partir de 1914. Adrien Noirjean évoque la maîtrise des pentes lausannoises : la « ceinture Pichard », les escaliers, une ville à deux niveaux (urbain à Saint-François, industriel au Flon), les terrassements pour gagner en surface, les variations de hauteur des soubassements pour rétablir l'horizontale. Ainsi à la maison Mercier (Grand-Chêne, 1900) et, à Saint-François, aux Galeries du Commerce (1909), à l'Hôtel des postes (1901) et au siège de la Banque cantonale vaudoise (BCV, 1903). Le développement urbanistique de ce même quartier est étudié par Diego Maddalena. Site résidentiel au XVIII^e siècle, Saint-François devient durant la seconde moitié du XIX^e siècle un pôle du secteur tertiaire, avec 16 établissements bancaires (sur 19) établis dans ses environs immédiats.

Dave Lüthi reprend la question des banques, mais cette fois sous l'angle de l'ornementation, qui doit en imposer par sa qualité et susciter la confiance. Par sa cage d'escalier monumentale et son hall cosu, le siège de la BCV est le premier édifice bancaire à montrer un décor intérieur ambitieux. À l'âge d'or de l'architecture lausannoise, cet effort décoratif favorise l'essor d'un artisanat d'art éblouissant.

Vanessa Diener, quant à elle, rend hommage à deux grands constructeurs de la Belle Époque, les architectes associés Georges Chessex et Charles-François Chamorel-Garnier. Ces bâtisseurs, à qui l'on doit nombre d'édifices en Suisse romande (une quarantaine rien qu'à Lausanne) s'inspirent du style Beaux-Arts (Lausanne-Palace, 1913), mais aussi du Heimatstil, plus rarement de l'Art nouveau. La façade de l'ancienne droguerie du Lion d'Or (1911), à la rue de Bourg, est de tendance néomédiévale, tandis que, Sous-Gare, l'ancien garage du Closelet (1917) allie néo-Renaissance et style industriel.

Noémie Carraux prend du recul pour examiner les sièges commerciaux et leurs succursales dans une perspective bien plus large, nationale, qui révèle que les similitudes entre grands établissements bancaires de Suisse sont aussi le reflet d'une concurrence acharnée.

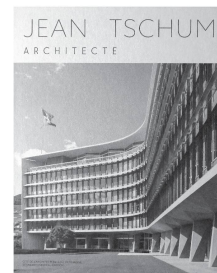
Enfin, Bruno Corthésy évoque l'après-guerre, une époque où l'espace au centre-ville est devenu rare et cher. Les implantations en périphérie permettent des volumétries plus généreuses et d'amples dégagements. Sous l'influence de la Charte d'Athènes (1931), les espaces verts, l'air, la lumière, deviennent des thèmes dominants. Charles Thévenaz cosigne de nombreux bâtiments, dont le cinéma Capitole (1928) à l'avenue du Théâtre, et déploie à Lausanne un classicisme structurel où le béton armé s'adapte aux méthodes de construction traditionnelle. Mais c'est Jean Tschumi qui révolutionne l'architecture vaudoise par la Mutuelle Vaudoise à Cour (1956), le bâtiment Nestlé à Vevey (1960), ou encore le bâtiment André (1961), au haut du Trabandan, à Lausanne. Avec la tour Georgette (1957), de Pierre Bonnard, la ville adhère pleinement au Style international.

En fin de volume, quatre « itinéraires » judicieusement documentés permettent d'aller voir les 35 éléments les plus importants de ce patrimoine. Comme le dit Ripoll, le coffre, l'enseigne et le bureau, éléments distinctifs de la banque, du magasin, et du bâtiment d'administration, ont été à la fois les piliers de la croissance lausannoise et les instruments d'une transformation radicale du centre-ville.

Paul Bissegger

Jean Tschumi architecte

Jean-Baptiste Minnaert et Stéphanie Quantin-Biancalani (dir.)
Paris : Cité de l'architecture et du patrimoine, Bernard Chauveau Édition, 2021
312 pages, ISBN 978-2-36306-291-8, 58.50 francs



Accompagnant une exposition dédiée à l'architecte Jean Tschumi et présentée du 12 mai au 19 septembre 2021 à la Cité de l'architecture et du patrimoine à Paris, ce catalogue a été dirigé par Jean-Baptiste Minnaert et Stéphanie Quantin-Biancalani, également commissaires de l'exposition. Cet événement trouve son origine dans un don fait à l'institution muséale de plus de trois cents dessins signés de la main du maître par le fils de l'architecte, Bernard Tschumi, également architecte de renom mondial.

Jean Tschumi est certainement l'architecte le plus important du XX^e siècle en Suisse romande. En une quinzaine d'années seulement – il meurt brusquement en 1962 à l'âge de 58 ans –, il réalise une série de bâtiments d'envergure inédite et de grand prestige : siège de la Mutuelle Vaudoise Accidents à Lausanne (1951-1956), silo à grains à Renens (1956-1959), siège Nestlé à Vevey (1956-1960), aula des Cèdres à Lausanne (1956-1962), siège d'André et Cie à Lausanne (1959-1962) et siège de l'Organisation mondiale de la Santé à Genève (1959-1966). Abondamment publiés en leur temps, ces édifices lui valent une notoriété internationale, couronnée par le convoité prix Reynolds attribué au bâtiment Nestlé. S'ajoute à sa carrière de constructeur son rôle de fondateur de l'école d'architecture de Lausanne et d'enseignant dans la même institution.

Le temps nécessaire à la prise de conscience historique, mais aussi l'absence d'appartenance de Tschumi à un courant spécifique de l'architecture ont fait qu'il a fallu attendre la fin des années 1980 pour que la recherche lui consacre, à l'initiative de Jacques Gubler, une première exposition complétée d'une publication. Le même historien, également présent dans l'ouvrage parisien, réitère l'exercice avec plus d'ampleur en 2008 avec les Archives de la construction moderne à l'EPFL, dépositaires d'une partie des archives de Jean Tschumi. De très belle facture et richement illustré d'images anciennes ainsi que de photographies actuelles, le présent ouvrage réunit cette fois huit auteur·e·s entre la Suisse et la France. Il institutionnalise ainsi un processus de reconnaissance de Tschumi dans un monde français où il est encore peu connu, alors qu'il a beaucoup construit au début de sa carrière à et autour de Paris. L'inscription en 2015 au Patrimoine du XX^e siècle des laboratoires Sandoz à Orléans (1945-1953) constituait un premier jalon dans ce travail de consécration.

Les articles réunis dans le catalogue s'inscrivent dans une ligne à la fois biographique et thématique. Ils permettent ainsi de passer en revue les étapes déterminantes de la carrière de l'architecte, en apportant notamment des approfondissements inédits sur son mode de formation à l'École nationale des beaux-arts de Paris et le contexte de l'enseignement à l'École polytechnique de l'Université de Lausanne. Sur le plan thématique, il n'est pas possible d'échapper au problème de classification que pose la manière de l'architecte. Ne se revendiquant d'aucun mouvement, Tschumi peut être assigné, comme le démontre Jean-Baptiste Minnaert, à une place située entre Auguste Perret et Le Corbusier, auxquels il emprunte de nombreux procédés, tout en les détournant au nom de l'élégance et du pragmatisme. Ce refus de toute allégeance explique une forme d'ostracisme dont la mémoire de Tschumi a souffert en Suisse même de la part de la profession et de l'historiographie. Cependant, ce problème d'attribution stylistique avait déjà été réglé auparavant par Gubler en recourant au concept de *corporate architecture* comme outil taxinomique, en raison de la capacité d'adaptation de Tschumi aux attentes de la clientèle, et il paraît dès lors vain de pousser plus loin l'analyse dans cette direction.

Dans le même ordre d'idées, les débuts de Tschumi dans le domaine de la décoration d'intérieure, déterminant par la suite le grand soin qu'il a toujours apporté à la cohérence d'ensemble jusqu'au moindre détail, ne nécessite pas forcément, comme le fait Stéphanie Quantin-Biancalani, le recours au concept de *Gesamtkunstwerk*, déjà souvent galvaudé par ailleurs, tant l'approche de Tschumi est dépourvue de la dimension spirituelle et sociale qu'implique historiquement cette forme d'esthétique. Tschumi demeurera un ensemblier et c'est certainement dans l'histoire des arts appliqués que les clés d'interprétation sont à chercher, bien que les instruments d'une analyse fine manquent peut-être encore à cet égard.

À côté des autres thèmes abordés, comme la virtuosité constructive ou l'urbanisme – avec d'étonnants projets souterrains –, c'est certainement la question de la restauration qui interpelle le plus, comme le fait Franz Graf, avec les problèmes spécifiques posés par les matériaux et les équipements propres à ce patrimoine.

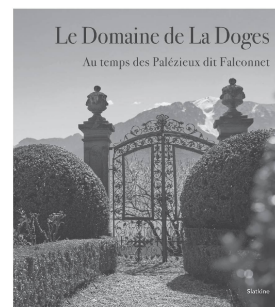
Bruno Corthésy

*Le Domaine de La Doges**Au temps des Palézieux dit Falconnet. Deux siècles d'histoire. 1821-2021*

Béatrice Lovis (dir.)

Genève : Slatkine, 2021

248 pages, ISBN 978-2-8321-1060-7, 45 francs



En 1997, Odette et André Coigny-de Palézieux lèguent à la section vaudoise de Patrimoine suisse une magnifique propriété sur les hauts de La Tour-de-Peilz, « en lui donnant pour mission de la conserver à titre de témoin d'une habitation bourgeoise des XVIII^e, XIX^e et XX^e siècles ». Les bâtiments abritent encore tout le mobilier, les œuvres d'art, la vaisselle et les archives accumulées par les générations successives. Même si la donation est assortie d'un capital permettant d'assurer l'entretien de l'édifice, l'engagement pris par la section vaudoise de Patrimoine suisse est d'importance. Afin d'en rendre compte, celle-ci publie, sous la direction de Béatrice Lovis, un ouvrage collectif abordant les différentes composantes de ce monument historique, entièrement restauré entre 2001 et 2018.

L'ouvrage débute par un panorama des maisons de maître des XVIII^e et XIX^e siècles dans l'arrière-pays de Vevey, région prisée pour ses vignes et ses vues spectaculaires sur le haut lac. Dave Lüthi aborde ce sujet peu connu à la fois sous l'angle typologique et sociologique. Il énumère une vingtaine d'édifices, du château d'Hauteville aux demeures historicistes de la fin du XIX^e siècle, en passant par des édifices plus modestes à fonction à la fois agricole, viticole et résidentielle.

Luigi Napi retrace l'histoire richement documentée de la propriété et la situe dans le contexte de l'architecture veveysanne. L'exploitation rurale appartenant à la famille noble de Joffrey au XVII^e siècle comprenait une grange complétée en 1663 par une maison, haute de trois niveaux et de plan carré, qui constitue encore l'angle sud-ouest de l'édifice actuel. Les plans cadastraux de la fin du XVII^e siècle signalent également l'existence d'une tour isolée servant de four et grenier, transformée en habitation en 1826 et 1856.

Nouveau propriétaire depuis 1707, le commissaire Abraham Michel, de Vevey, fait bâtir la grange actuelle en 1711. En 1764, La Doges est acquise par Albert-David Dufour, de Château-d'Oex, négociant à Lyon comme nombre d'autres propriétaires qui colonisent alors la région. Dufour a recours aux mêmes personnes que Pierre-Philippe Cannac, qui reconstruit à ce moment le château d'Hauteville : le commissaire Dufresne et l'architecte veveysan Daniel-Antoine Girard. En 1764-1765, il fait agrandir la maison et ajouter les deux dépendances flanquant l'entrée de la cour.

Le tout présente plusieurs analogies avec les trois réalisations contemporaines dues à l'architecte français François Franque : Hauteville, Rennaz et Villard.

Dès 1821 et pour près de deux siècles, c'est la famille de Palézieux qui va imprimer sa marque sur la propriété, après achat par Abram François de Palézieux, négociant à Naples. En 1850, l'architecte veveysan Philippe Franel remanie la façade lac et le vestibule d'entrée. Au début du XX^e siècle, Maurice de Palézieux, l'un des initiateurs du Musée historique de Vevey, fait appel aux architectes Maurice Wirz et Adolphe Burnat pour moderniser les lieux, tout en respectant le bâti originel et en restant dans le même style.

Dans la contribution consacrée au domaine rural, Paul Bissegger complète l'historique de la propriété et inclut dans la description des jardins un précieux inventaire du patrimoine botanique. Pour l'analyse du mobilier, Bérangère Lepourtois s'appuie à la fois sur les archives familiales et sur une étude stylistique pour identifier les principaux ensembles, en premier lieu de style Louis XV. Les articles suivants doivent recourir plutôt à l'analyse formelle et typologique. Catherine Kulling présente les sept poêles de la maison et Tiago Dosantos Morais étudie la dizaine de papiers peints conservés, se situant entre 1850 et 1950 environ.

Jasmina Cornut évoque la politique matrimoniale des Palézieux et la vie quotidienne des maîtres et des domestiques à La Doges. Suivent trois contributions sur les œuvres d'art rassemblées au gré des mariages et des successions, qui forment un corpus d'une grande variété (Philippe Clerc). Deux ensembles s'en dégagent : les vues des peintres Steinlen (Françoise Lambert et Fanny Abbott) et une série de portraits féminins du milieu du XIX^e siècle (Julie Ruppen). La publication se termine par la présentation de la vaisselle de table (Nicola Pasquarello et Clara Lauffer).

Abondamment illustrées par des photos de Jeremy Bierer et Naomi Wenger, les diverses contributions mettent bien en évidence la valeur de ce patrimoine familial d'une authenticité exceptionnelle.

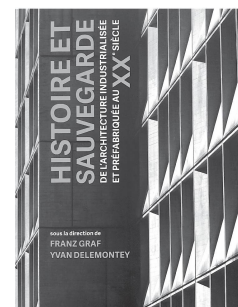
Monique Fontannaz

Histoire et sauvegarde de l'architecture industrialisée et préfabriquée au XX^e siècle

Franz Graf, Yvan Delemontey (dir.)

Lausanne : EPFL Press, 2020

352 pages, ISBN 978-2-88915-266-7, 49.50 francs



Cet ouvrage est dirigé par Franz Graf et Yvan Delemontey, respectivement directeur et chercheur au laboratoire Techniques et sauvegarde de l'architecture moderne (TSAM). Au fil des pages, différent·e·s chercheur·euse·s se penchent sur un sujet épineux du bâti de la seconde moitié du XX^e siècle, à savoir, l'architecture préfabriquée et industrialisée : celle-ci est questionnée autant du point de vue de son histoire que de sa sauvegarde. D'une part, cette production architecturale est souvent stigmatisée en raison d'a priori qui ont la peau dure. À ce propos, les diverses contributions des auteur·e·s parviennent à démontrer qu'au contraire, une production de qualité existe bel et bien et doit être protégée. D'autre part, bien que la connaissance scientifique sur le sujet grandisse, un écart important continue d'exister entre ces savoirs et les interventions sur la matérialité des objets. Le travail du TSAM se situe précisément à ce niveau, dans son approche visant à réunir l'étude historico-architecturale et l'étude matérielle, afin d'appréhender des objets dans leur globalité. À travers l'outil de « l'histoire matérielle du bâti », cette approche ambitionne à offrir un regard individualisé sur chaque bâtiment, dans l'optique de singulariser les interventions de conservation et de sauvegarde.

L'ouvrage réunit douze études monographiques et vise à rendre compte de la multiplicité des pratiques liées à l'architecture préfabriquée et à sa sauvegarde. Les enjeux de la publication et les critères de sélection des objets sont développés dans le chapitre d'ouverture, bien conçu et d'une grande utilité, signé par Franz Graf : premièrement, le souhait de garantir une représentativité des principaux procédés constructifs industrialisés, sans pour autant prétendre à l'exhaustivité. Par exemple, la normalisation modulaire ainsi que la technique de la précontrainte sont analysées à travers le cas des îlots expérimentaux de la reconstruction d'Orléans. La préfabrication dite « foraine » (effectuée sur le site même du chantier) est évoquée dans le cas de l'Unité d'habitation de Marseille, tandis que la maison prototype « EH, edilizia evolutiva » de Piano & Rice met en lumière la préfabrication en usine selon des procédés dits « ouverts » (lorsque les éléments sont dessinés par l'architecte et non pas définis au sein d'un catalogue « fermé »). Le deuxième critère de sélection, superposé au premier, était l'existence ou l'imminence d'un projet ou d'une intervention de sauvegarde. Ainsi, le quartier résidentiel édifié à Fontainebleau

avec le système Camus et certaines réalisations des frères Honegger fournissent autant d'exemples d'interventions aussi pertinentes que respectueuses des projets. Dans ce dernier cas, une étude a par ailleurs pu établir des recommandations pour l'ensemble de la production, garantissant un traitement unitaire d'un corpus bâti empreint des réflexions sur la normalisation modulaire. Le Palazzo del Lavoro de Turin interroge quant aux limites d'une haute mesure de protection dans le cas d'un bâtiment abandonné qui n'a pas encore trouvé – pour l'heure – de réaffectation valide. Le bâtiment du Centre d'études hydrographiques de Madrid soulève la question de l'authenticité de la substance lorsque des dégâts importants affectent le bâti, tandis que le sujet de la rénovation énergétique est au cœur de la contribution sur le grand ensemble de Meudon-la-Forêt. À la fin de chaque article, des mots-clés permettent de nous orienter sous un angle thématique. Ces études sont précédées par un article sur l'histoire de la structure, thématique transversale qui touche toutes les autres contributions.

Cet ouvrage fait suite à une publication de 2012 (*Architecture industrialisée et préfabriquée : connaissance et sauvegarde*), dirigée par les mêmes chercheurs, relatant les actes d'un colloque organisé par le TSAM. Dans le livre de 2020, l'aspect des projets de sauvegarde est au cœur des réflexions, alors que dans l'ouvrage précédent certaines réalisations étaient analysées sous un angle purement historique. Relevons, au passage, que trois des douze objets avaient déjà été analysés dans la publication précédente, de quoi en déduire une exemplarité particulière – ou une certaine difficulté à identifier des cas pertinents pour supporter et nourrir le discours...

Quoi qu'il en soit, l'ouvrage confirme la bonne qualité des publications dirigées par le TSAM. S'il ne doit pas être considéré comme un texte privilégié pour se familiariser avec l'histoire de l'architecture industrialisée et préfabriquée, car l'approche monographique ponctuelle prévaut sur la formulation d'un discours historique cohérent, l'ouvrage se révèle très intéressant et instructif pour les lecteurs et lectrices souhaitant se pencher sur les multiples problématiques liées à la sauvegarde de cette production architecturale.

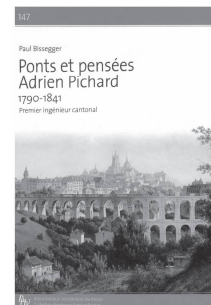
Diego Maddalena

Ponts et pensées. Adrien Pichard, 1790-1841, Premier ingénieur cantonal

Paul Bissegger

Lausanne : Bibliothèque historique vaudoise 147, 2019

768 pages, 334 illustrations, ISBN 978-2-88454-147-3, 87 francs



Jusqu'à récemment, l'ingénieur Adrien Pichard était l'une de ces figures paradoxales dont le travail pourtant considérable n'avait laissé qu'un souvenir trop imparfait. En effet, malgré un parcours extrêmement riche dont l'apogée est la réalisation de la ceinture de contournement de Lausanne, force est de constater que personne ne s'était encore aventuré dans la longue et sinieuse traversée des archives de ce bâtisseur. Un premier éclairage fut apporté par Marcel Grandjean en 1965, complété par la suite de quelques études ciblées sur l'une ou l'autre facette de cette personnalité complexe. Fort de deux volumes des Monuments d'Art et d'Histoire portés sur le canton de Vaud, Paul Bissegger était tout désigné pour restaurer la mémoire de ce Pichard, et d'un point de vue, celle des premières années du canton de Vaud.

De prime abord, ce vaste ouvrage épouse les contours d'une biographie. Le récit généalogique de la famille Pichard sert de prélude aux pérégrinations du jeune ingénieur à Lausanne, Genève puis Paris. Tour à tour, ses destinations sont décrites, tout comme les relations qu'il y cultive. Abondamment citée, la correspondance de Pichard laisse pleinement apprécier l'École polytechnique de Paris par les yeux de ce tout premier résident d'Helvétie. Ses professeurs, tels que Jean-Nicolas-Louis Durand, sont décrits et commentés, de même que quelques camarades dont un certain Guillaume-Henri Dufour. Les aspects pratiques de ce train de vie martial sont eux aussi relatés, avec toujours en toile de fond, le Premier Empire paré des couleurs de Percier et Fontaine.

De retour en Suisse, les relations épistolaires de l'ingénieur se faisant plus rares, le récit adopte le rythme des nombreuses entreprises menées par le jeune Canton de Vaud. L'administration est à refonder et le réseau routier, à retracer. Rappelé par le Grand Conseil, Pichard œuvre durement. Inspecteur des bâtiments, il dessine puis ne cesse d'ajuster la nouvelle prison de Béthusy, fruit de projets successifs, symptômes de modèles carcéraux alors en mutation. Quelques années plus tard, en tant qu'ingénieur, il trace les projets de la difficile route des Ormonts entre Aigle et Le Sépey. La fin de sa vie est dédiée à son chef d'œuvre, la ceinture Pichard ; un dossier aux difficultés tant administratives que techniques, au cours duquel sont discutées des questions de nature les plus diverses : coûts exorbitants, modèles de ponts, future canalisation du Flon, dessin de balustrades, etc.

La dernière partie de l'ouvrage complète ce premier parcours d'un étudiant de retour au pays par ses tâches annexes. Son expertise du domaine hydraulique le confronte par exemple aux difficiles questions de planifications inter-cantoniales posées par l'endiguement des eaux inconstantes du Rhône entre Valais et Vaud. D'autre part, cette coda est également l'occasion d'observer que, même si d'un naturel polyvalent et passionné de sciences, l'ingénieur ne s'éloigne jamais beaucoup des pratiques courantes de son domaine. Les ponts de Pichard sont de pierre et élevés pour durer, peu importe si le véhicule qui le traversera sera l'un de ces prototypes à vapeur ou à hydrogène. À noter toutefois que cet apparent praticien dissimule un philosophe en constante réflexion, dont les fragments constitueront l'*Ébauche d'un essai sur les notions radicales*, publié en 1834.

Si la vie de Pichard constitue le fil rouge de l'ouvrage, celui-ci est continuellement enrichi de contextualisations et d'exposés connexes. Ainsi, l'ouverture de l'École polytechnique aux Suisses est esquissée, tout comme l'état des réseaux routiers du canton de Berne à la fin de l'Ancien Régime. Une lecture comparée des différents services cantonaux des ponts et chaussées est également proposée, tout comme un chapitre consacré à la construction routière et aux avancées de McAdam. Parallèlement, les nombreuses personnalités gravitant autour de Pichard témoignent du caractère collectif des grands travaux d'infrastructure. Parmi celles-ci, on notera entre autres l'architecte Henri Perregaux, les inspecteurs Sterchi père et fils, ou encore William Fraise, ingénieur formé à l'École des Mines à Paris.

Bien qu'à première vue, le titre de l'ouvrage semble dédié à Adrien Pichard, il n'en est pas moins que cette vaste recherche menée par Paul Bissegger s'apparente de fait à une petite encyclopédie des services vaudois d'infrastructures et des bâtiments dans la première moitié du XIX^e siècle. Richement illustré de vues historiques, de plans d'architecture et de schémas techniques, très généreux en citations de textes originaux, et augmenté d'un index de 14 pages, *Ponts et pensées* est un impressionnant vivier de connaissances et d'analyses dont il ne fait nul doute que chacun.e en saura tirer profit.

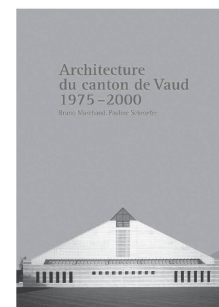
Adrien Noirjean

Architecture du canton de Vaud 1975-2000

Bruno Marchand, Pauline Schroeter

Lausanne : EPFL Press, Collection Architecture, 2021.

464 pages, ISBN 978-2-88915-397-8, 67.50 francs



Suite d'un premier ouvrage qui traitait l'architecture vaudoise de 1920 à 1975, ce deuxième volume se présente comme un outil de travail basé sur un catalogue raisonné des réalisations des dernières décennies. Il fournit le matériel nécessaire à d'éventuelles mesures de protection, à stimuler la recherche et l'enseignement et à faire connaître le patrimoine bâti à un large public incluant les professionnels de la construction.

En tant qu'outil de travail, l'ouvrage organise le contenu selon une structure et une classification visant à simplifier l'accès à l'information. Alors que le premier tome (1920-1975) s'organisait autour de six thèmes tels que « Habiter », « Enseigner », « Travailler », « Produire », « Se recueillir » et « Équiper », le présent ouvrage (1975-2000) s'organise selon les quatre actions de « Bâtir, agrandir », « Restaurer, sauvegarder », « Aménager » et « Planifier ». Dans les deux cas, les chapitres sont caractérisés par des verbes d'action qui nous orientent sur l'approche présentée. Ces verbes sont en cohérence avec l'esprit de la période documentée : une classification par fonctions pour le premier et un classement selon les modalités opératoires pour le deuxième.

Comme les quatre chapitres principaux se subdivisent en sous-catégories et que la structure générale de l'ouvrage est plutôt complexe, il est appréciable de pouvoir s'orienter grâce aux textes qui introduisent chaque sous-chapitre. Ce classement illustre bien la difficulté à rassembler une production architecturale hétéroclite. Sur un arc de vingt-cinq ans, l'architecture vaudoise a enfanté des -ismes, qui ne donnent pas l'impression d'un consensus ou d'une tendance générale facilement identifiable aux contours bien définis. Le répertoire des cas présentés témoigne de diverses approches : on détecte parfois un fonctionnalisme aux réminiscences modernes ; d'autres cas sont marqués par des attitudes historicistes traduites dans la rigidité rassurante de la symétrie ou dans une reprise telle quelle des figures marquantes du postmodernisme ; parfois encore les projets sont issus de tentatives timides de redéfinir une architecture locale, romande, à l'écoute du contexte et du lieu. Pour terminer, on trouve des expériences à grande échelle telles que les planifications des sites de l'UNIL, de l'EPFL et du CHUV, autant d'occasions de projeter des ensembles

urbains par la construction d'un morceau de ville, à défaut de pouvoir redéfinir une vision de la ville.

Pour faire face à cette grande hétérogénéité de programmes, d'approches et de résultats, l'avant-propos ainsi que l'indispensable épilogue nous guident en plaçant dans leur contexte les œuvres présentées. Ces textes critiques tentent de mettre de l'ordre et de donner un sens au tumulte architectural résultant d'une addition de manifestations individuelles. Une sorte d'histoire critique de l'architecture vaudoise, inclusive et bienveillante.

Le corpus central est constitué de 350 fiches où chaque projet est présenté sur une page, systématiquement constituée d'un intitulé, d'une photo en noir et blanc de grande dimension, d'un descriptif ainsi que d'un deuxième document graphique qui peut être un plan, un détail ou une deuxième photo, selon le projet. Le choix de présenter les réalisations par des photographies en noir et blanc participe à la neutralisation des objets et facilite la classification, bien au-delà des goûts chromatiques si particuliers aux années 1980 et 1990.

Le livre s'ouvre sur la période qui a suivi la crise pétrolière des années 1970 et qui a été clivante pour la production architecturale mondiale. Certain·es ont pris au sérieux la question des ressources non renouvelables, d'autres ont continué à produire *as usual*. Les auteur·es du livre sont conscient·es de l'importance de traiter de manière circonstanciée et critique une production architecturale fortement dépendante des énergies fossiles et y reviennent à plusieurs reprises dans leur épilogue. Il n'en reste pas moins qu'une partie des projets présentés a été construite dans une certaine insouciance et négligence des principes de durabilité. Ce patrimoine bâti témoigne de l'attitude et de l'engagement de leurs auteurs. Cette partie du catalogue donnera peut-être de quoi alimenter un troisième tome (2000-...), dédié aux transformations, déconstructions et réutilisations des bâtiments présentés dans cet ouvrage. Et dans ce troisième tome, il sera peut-être aussi question d'exemples d'architecture vaudoise engagée et responsable.

Marco Svimbersky